

## L'homme-machine de Malaparte

PAR CLAUDE ARNAUD

**O**n entre physiquement en guerre en lisant ces chroniques que Malaparte envoya du front de l'Est à partir de juin 1941, enfin republiées. On accompagne l'écrivain italien dans le delta du Danube, avec les forces de l'Axe, on remonte avec lui le Prout moldave vers les confins soviétiques, entre en Ukraine dans sa Ford V8, assiste au siège de Leningrad. L'urine fumante du cheval perçant la neige et l'huile surchauffée des moteurs nous prennent à la gorge et au nez. On avance sous la mitraille sans quitter sa chaise, les balles sifflent aux oreilles : à la fois styliste et stratège, Malaparte réconcilie avec éclat les deux génies.

Quoiqu'il soit fasciste, sa sympathie ne va ni à ses compatriotes ni aux Allemands – ils l'assigneront même à résidence –, mais à l'ennemi soviétique. En donnant tout pouvoir aux machines, la guerre accélère la fusion de l'acier et de l'ouvrier dont rêvaient, dans leur rivalité mimétique, les rouges et les bruns. Réconciliant le Jünger d'« Orages d'acier » et l'Aragon de « Hourra l'Oural », cet hymne au pays de la violence et des yeux bleus (l'URSS), Malaparte chante l'homme-machine bolchevique rivé aux boulons de son tank brûlant ou de son cuirassier gelé, face au fantassin à skis finnois, silencieux et rusé, allant comme une flèche sur la neige, blanc sur blanc.

Il simplifie pour atteindre au mythe ; la Russie, c'est la Terre, l'Angleterre, l'Océan. La guerre devient picturale, opératique (Honegger pour les trains, Hindemith pour les machines), orgiaque. La plaine valaque ondule comme un ventre en chaleur, les blés exhale leur haleine à l'approche de la récolte, dans une atmosphère saturée de maternité ; c'est en biologiste que le « maudit Toscan » décrit l'agonie d'un tank expulsant ses viscères de fer par ses flancs déchirés.

A la fois objectif et lyrique, Malaparte frappe les scènes et forge les images que « Kaputt » amplifiera magistralement en 1943. Il foule le lac Ladoga glacé où les chevaux de son roman s'enfonceront, en ne laissant affleurer que leur regard terrifié. Mais tout est vrai ici, et inouï d'acuité. Comme si l'esthète italien avait trouvé dans la boucherie européenne sa raison d'être littéraire et son salut personnel. Irradiant ■

« Curzio Malaparte. La Volga naît en Europe », traduit de l'italien par Juliette Bertrand (298 p., 17 €, Les Belles-Lettres). L'éditeur publie aussi « Viva Caporetto ! », traduit par Stéphanie Laporte, où Malaparte revient sur la retraite italienne de 1917 (130 p., 13,50 €, inédit).



Curzio Malaparte, 1947.

**MALAPARTE SIMPLIFIE  
POUR ATTEINDRE  
AU MYTHE ; LA RUSSIE,  
C'EST LA TERRE,  
L'ANGLETERRE, L'OcéAN.**